



le culte.

éventuellement

ÉQUIPE.

Coordonnatrice : Myriam Lalumière

Rédacteur en chef et responsable de la publicité : Étienne Gagnon Lalonde

Administration, finances et révision : Marie-Hélène Forest

Photographie et multimédia : Dominique Caron

Directrice artistique : Geneviève Pilon

Assistante directrice artistique : Marie-Philippe Lemarbre

Campagne de financement : Maria Gracia Turgeon, Marie-Philippe Lemarbre

Responsable des lancements : Charlotte DuBerger Sani

Responsable des communications 2.0 : Marie-Pier Hamelin

Illustrations : Marilyne Rondeau

Équipe photographie : Karine Daviau, Maria Gracia Turgeon, Laurence Hervieux-Gosselin, Samuel Rancourt

Rédacteurs : Sophie Bernier-Blanchette, Florence B. Lepage, Dominique Caron, Caroline Champoux, Marc-André Daigneault, Marie-Pier Hamelin, Myriam Lalumière, Vanessa Hébert, Stéphanie Matte, Maxime Sauvage

Correcteurs : Alexandre de Sève, Marie-Hélène Forest, Sara-Maude Melançon, Geneviève Sino, Charles Stebenne, Sophie Turenne

REMERCIEMENTS.

Programme Stratégies de production culturelle et médiatique



UQAM **Accueil et soutien aux projets étudiants**
Services à la vie étudiante
Université du Québec à Montréal

MOT DE L'ÉQUIPE.

On est tous des génies incompris. C'est Aznavour qui le chantait dans La bohème.

On a tous des bonnes idées et les autres sont vraiment nazes de ne pas les écouter.

Si seulement ils faisaient l'effort de comprendre ...

Pensez à tous ces grands esprits qui ont mangé leurs bas et couché dehors parce que leurs idées étaient trop avant-gardistes. Quelques années plus tard, on célèbre leur audace et on méprise les gens d'avant qui n'ont pas su reconnaître l'évident talent. Car certaines stars jouent de malchance avec l'air du temps. Christophe Colomb avait découvert l'Amérique, mais lui-même ne l'a jamais su !

Ainsi, des fois, vaut peut-être mieux être de son temps, histoire de pouvoir profiter de sa gloire de son vivant. Mort, c'est plus difficile. Et quand même irez-vous porter des fleurs sur nos tombes, c'est surtout l'écureuil de l'arbre voisin qui sera content.

Hommage donc à ceux qui ont une vision d'avenir, mais qui sont là pour nous en faire profiter. Nommons ici le grapheur eL Seed, Wim Delvoye, qui est l'homme derrière Cloaca (poliment appelée « la machine à merde »), Moment Factory et tous ces braves gens qui osent. Le Culte s'affiche aujourd'hui aux couleurs de demain !

Et c'est également la larme à l'œil que nous souhaitons un chaleureux aurevoir à My-Linh. Responsable des médias sociaux et des événements, c'est un gros morceau de l'équipe de production du Culte qui nous quitte. On lui souhaite succès dans ses projets futurs, et on attend de pied ferme qu'elle lance le prochain Facebook ou Twitter.

Entonnons maintenant, en souvenir de My-Linh, l'hymne national vietnamien :

**Đoàn quân Việt Nam đi
Chung lòng cứu quốc
Bước chân dồn vang trên đường gập ghềnh xa
Cờ in máu chiến thắng mang hồn nước ...**



**UN PILIER
POUR LA RELÈVE MUSICALE
ET ARTISTIQUE!**

**SALLE DE SPECTACLE
LOCATION POUR ÉVÉNEMENTS
EXPOSITIONS
DEUX BARS
DJs
SOIRÉES THÉMATIQUES**

**OUVERT 7 JOURS
2031 RUE SAINT-DENIS
MONTRÉAL, QC
TEL.: 514-844-0738
BOOKING: 514-844-1301
WWW.CAFETCHAOS.QC.CA**



POUR DU STAND-UP ALTERNATIF.	6
PAR MARIE-PIER HAMELIN	
MARCHE NOCTURNE.	8
PAR CAROLINE CHAMPOUX	
LA RUSSIE VIA LA LENTILLE.	10
PAR VANESSA HÉBERT	
LE PRIX DE L'INUTILE.	12
PAR MARC-ANDRÉ DAIGNEAULT	
DOSSIER.	14
CHRONIQUE PARISIENNE.	17
PAR STÉPHANIE MATTE	
NO REASON.	18
PAR DOMINIQUE CARON	
SEMER DES DIALOGUES.	20
PAR FLORENCE B. LEPAGE	
THE EDGE OF GLORY	22
PAR SOHIE BERNIER-BLANCHETTE	
L'ART FONCTIONNEL.	24
PAR MAXIME SAUVAGE	
ART MULTI.	26
PAR MYRIAM LALUMIÈRE	

POUR DU STAND-UP ALTERNATIF.

PAR MARIE-PIER HAMELIN

Le Culte s'entretient avec l'humoriste Yannick De Martino, gagnant de la dernière édition d'En route vers mon premier gala Juste pour rire. Découvrez un gars simple qui nous fait rire autrement. Yannick nous présente ses observations avec une approche différente. Sur des trames souvent compliquées et avec des lignes directrices très minces qui nous plongent dans un univers absurde, le spectateur comprend à la fin toute la structure derrière les textes. La manière dont il livre son matériel clash avec le texte et rend le tout complètement absurde.

Toujours debout derrière un micro, Yannick jase au public le plus naturellement possible. Il bouge très peu, se gratte et n'hésite pas à être dépeigné pour la télévision. Il est lui-même sur scène. Le public ne le saisit pas toujours au premier contact vu son style différent, mais avec le temps, on se laisse aller dans l'univers que Yannick De Martino propose. «Je pense que ça prend plus qu'une fois qu'on me voit pour vraiment tripper. Y'a ben du monde qui m'on dit qu'au début ils ne m'aimaient pas, même qu'ils me détestaient et maintenant ils trippent.» Il est très avant-gardiste dans le sens où il ne cherche pas à puncher constamment. Il veut changer les habitudes des québécois en matière d'humour et propose un stand-up qu'il qualifie d'«alternatif». Il a été inspiré entre autres par l'américain Andy Kaufman, un entertainer populaire qui joue beaucoup avec l'attention du public.

Lorsqu'il écrit, Yannick n'a rien de précis en tête et c'est par son énergie désinvolte et modérée qu'il déstabilise le public. De plus, il ne sait jamais vraiment quand le public va rire, car il n'a pas de formule magique pour écrire un gag et il ne calcule pas ses punchs. Il cherche toujours à nous surprendre d'abord, pour nous faire rire ensuite. De cette manière, il ne peut pas prédire les réactions d'avance. Il adore jouer avec le public et il tend à amener son sujet de manière «sneaky», comme il le dit. L'humoriste bâtit une structure très fine et tout est dans la manière dont il amène ses gags.

Mais Yannick De Martino n'a pas toujours eu cette «anti-prestance» sur scène. Au contraire, à ses débuts, il tentait de faire du stand-up traditionnel. Il prenait le micro, bougeait beaucoup et parlait au public directement. Comme il n'était pas vraiment à l'aise avec cette formule peu naturelle pour lui, il a développé son personnage de gars simple, qui fait très peu de mouvements et qui a des tics



bien assumés! Yannick cherche toujours à être le plus naturel possible sur scène et à dégager une attitude relax. Peu importe à quel niveau le numéro est complexe et précis, son personnage reste le plus zen possible.

Lorsque qu'on l'interroge sur l'état de santé de l'humour au Québec, l'humoriste affirme que, depuis la création d'initiatives telles que l'émission *En route*, nous sommes en plein changement. Il y a une rotation des artistes présentés sur scène et de nouveaux humoristes avec des démarches différentes et originales prennent leur place. Dans les cinq ou six prochaines années, les choses devraient être très différentes. Les nouveaux venus tentent toujours d'aller plus loin, et il y a une forte influence américaine chez les sang-neufs qui veulent montrer au public québécois de nouvelles manières de rire dans de nouveaux univers.

Le public aussi change. Il est plus jeune et veut voir des trucs différents. Les formules répétitives des galas avec toujours les mêmes visages, c'est redondant. Il y a des pionniers qui ont ouvert l'esprit du public par le non-sens comme Jean-Thomas Jobin ou les Denis Drolet, mais Yannick De Martino se situe plus au centre, entre l'humour traditionnel (intelligent et politisé) et l'absurde. Il veut amener l'auditoire hors de sa zone de confort, mais d'une manière différente.

Yannick De Martino est aussi un homme occupé. Il travaille entre autres sur le développement d'une webtélé dans laquelle il est le personnage principal. Il écrit des numéros pour la télé, pour des galas et des auditions et il travaille sur un sitcom « secret ». Pour les dates de spectacles et plus d'information ou tout simplement pour des statuts hilarants, suivez-le sur sa page Facebook (Yannick De Martino – (Fantaisiste)).

le culte.

MARCHE NOCTURNE.

PAR CAROLINE CHAMPOUX

C'est l'été et les terrasses abondent dans les rues montréalaises. Le temps est doux, les gens se regroupent autour d'une table et y discutent. J'erre. Un endroit m'apparaît plus attrayant que les autres. J'y entre et m'y installe. Un serveur m'aborde. Il me demande ce que je veux boire. «Un Rhum and Coke», lui répondis-je. Puis, il quitte pour me laisser seule.

Je contemple le décor de la salle où j'ai atterri. Mon regard se fixe sur la scène. Un bar de quartier avec un chansonnier? Une salle de spectacle méconnue? Je ne connaissais pas du tout l'endroit, et honnêtement, le nom de la salle ne m'intéressait guère. Le serveur revient. «Euh, pardon, monsieur, va-t-il y avoir un spectacle? Qu'est-ce que ça va être?», lui demandais-je. Il répond «Oui, spectacle débile, j'te dis! C'est un nouveau groupe underground/ska/rock, sont vraiment écoeurants, j'te garantis que tu vas aimer ça!». Devant l'enthousiasme rayonnant du serveur, je n'ai eu d'autre choix que de rester.

La scène s'éclaire, le groupe fait son entrée. Le chanteur s'installe et la musique démarre. La foule semble apprécier puisque les gens commencent à taper des mains et encouragent le jeune groupe. Curieusement, personne ne semble le connaître. Tous écoutent candidement, sans même réciter les paroles avec le chanteur.

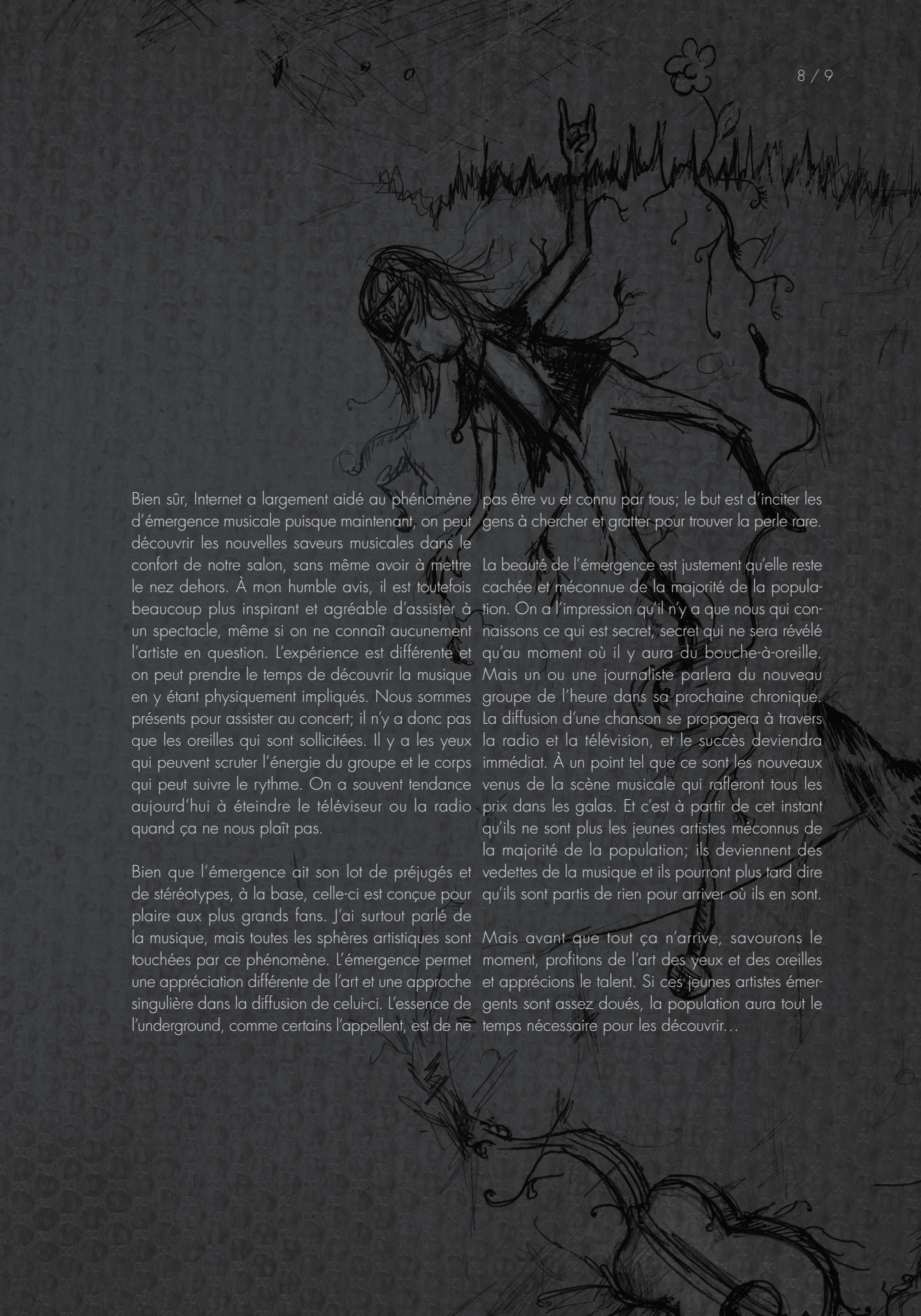
Je me rappelle que le serveur me parlait d'«un groupe underground». Les jeunes artistes que je vois sont totalement méconnus du grand public. Ils se tiennent à l'écart des médias qui leur procureraient une fenêtre publicitaire. En début de carrière, ils performant dans les endroits qui les acceptent. Plusieurs groupes musicaux ne désirent cependant pas devenir un succès populaire; ils souhaitent conserver leur étiquette de musique émergente.

Pourquoi parle-t-on autant de l'émergence aujourd'hui? Les groupes émergents ont, à mon sens, amené beaucoup de gens à s'ouvrir l'esprit

et ainsi découvrir de nouveaux talents, différents de ceux qu'on entend toujours à la radio. Les gens aiment découvrir des artistes de la relève, si c'est bon, bien sûr. Il y a de cela quelques années, qui aurait cru au succès de Karkwa, par exemple, qui est maintenant connu du grand public et qui a remporté de multiples prix? Il faut avouer que leur style musical est bien particulier et ne va pas forcément plaire à tous. Mais les gens ont embarqué et été piqués par la curiosité.

Les groupes musicaux émergents ne sont pas uniquement diffusés dans les bars tels que le Divan Orange ou la Sala Rossa. On peut en écouter sur le web, assister à des spectacles extérieurs, pour la plupart gratuits, et on peut surtout en découvrir lors de festivals. Sur les centaines de festivals disponibles et ouverts à tous, bon nombre d'entre eux présentent des nouveaux venus, frais et dispos pour se lancer dans la grande famille musicale. Et le plus beau dans cette histoire, c'est que les spectateurs assistent à ces concerts sans même connaître l'artiste en question. Ils veulent découvrir et connaître quelque chose de différent.

Je crois sincèrement que les gens aiment encourager la relève musicale et je suis également persuadée que tous sont un peu blasés d'entendre toujours les mêmes chansons partout, tout le temps. Très souvent, les spectacles d'artistes émergents sont gratuits ou peu chers. D'autant plus qu'aujourd'hui, la plupart des municipalités et des villes en région diffusent des spectacles de tous genres; ils en sont d'autant plus accessibles à un plus grand public.



Bien sûr, Internet a largement aidé au phénomène d'émergence musicale puisque maintenant, on peut découvrir les nouvelles saveurs musicales dans le confort de notre salon, sans même avoir à mettre le nez dehors. À mon humble avis, il est toutefois beaucoup plus inspirant et agréable d'assister à un spectacle, même si on ne connaît aucunement l'artiste en question. L'expérience est différente et on peut prendre le temps de découvrir la musique en y étant physiquement impliqués. Nous sommes présents pour assister au concert; il n'y a donc pas que les oreilles qui sont sollicitées. Il y a les yeux qui peuvent scruter l'énergie du groupe et le corps qui peut suivre le rythme. On a souvent tendance aujourd'hui à éteindre le téléviseur ou la radio quand ça ne nous plaît pas.

Bien que l'émergence ait son lot de préjugés et de stéréotypes, à la base, celle-ci est conçue pour plaire aux plus grands fans. J'ai surtout parlé de la musique, mais toutes les sphères artistiques sont touchées par ce phénomène. L'émergence permet une appréciation différente de l'art et une approche singulière dans la diffusion de celui-ci. L'essence de l'underground, comme certains l'appellent, est de ne

pas être vu et connu par tous; le but est d'inciter les gens à chercher et gratter pour trouver la perle rare.

La beauté de l'émergence est justement qu'elle reste cachée et méconnue de la majorité de la population. On a l'impression qu'il n'y a que nous qui connaissons ce qui est secret, secret qui ne sera révélé qu'au moment où il y aura du bouche-à-oreille. Mais un ou une journaliste parlera du nouveau groupe de l'heure dans sa prochaine chronique. La diffusion d'une chanson se propagera à travers la radio et la télévision, et le succès deviendra immédiat. À un point tel que ce sont les nouveaux venus de la scène musicale qui rafferont tous les prix dans les galas. Et c'est à partir de cet instant qu'ils ne sont plus les jeunes artistes méconnus de la majorité de la population; ils deviennent des vedettes de la musique et ils pourront plus tard dire qu'ils sont partis de rien pour arriver où ils en sont.

Mais avant que tout ça n'arrive, savourons le moment, profitons de l'art des yeux et des oreilles et apprécions le talent. Si ces jeunes artistes émergents sont assez doués, la population aura tout le temps nécessaire pour les découvrir...

LA RUSSIE VIA LA LENTILLE.

PAR VANESSA HÉBERT

Réflexe du déclic sous les doigts, œil novateur dans la lentille, caméra sous la main, Heidi Hollinger nous donne sa version des faits. Cliché après cliché, son audace transparait dans son œuvre. Tentant le tout pour le tout en s’immergeant dans le monde politique russe, elle conjugue ses photos à l’avant-gardisme. Celle que l’on surnomme la «John Reed en jupon» adhère au dicton russe: «Qui ne tente rien ne boira pas de champagne».

Tombée en amour avec la langue russe lors de ses études à McGill, elle part découvrir le pays, la culture et les gens qui la font vivre. Changements politiques, effervescence socioculturelle : la chute du communisme change le pays. C’est dans cette Russie des années 90 qu’Hollinger arrive, l’appareil, les yeux et l’esprit grands ouverts. Cette Russie même qui l’a inspirée.

Photojournaliste et auteure du livre *Monsieur Poutine*, vous permettez?, Hollinger brise les traditions. Elle est la première étrangère à occuper un poste à la Pravda, journal russe issu du monde soviétique. Elle y sera rédactrice-photo en 1995. La photographie comme véhicule d’expression, Hollinger partage ce pourquoi elle préfère immortaliser des portraits: «J’aime beaucoup les gens. J’aime les prendre en photo parce que j’apprends toujours quelque chose de nouveau sur chaque personne».

Dans les années 1990, époque de transition, le monde politique russe passe d’un parti unique à plus de 100 partis. «La chute du communisme a été provoquée par des aspirations démocratiques et a engendré beaucoup d’activisme», explique le professeur de science politique à l’UQAM, Mark-David Mandel. Ce changement politique a porté en ébullition la population russe qui, après 70 ans de communisme, pouvait remodeler sa société. Idéologies nouvelles s’entrechoquent; le pays s’exalte et son peuple veut prendre une part active à la transformation.

Fascinée par la passion des Russes, Hollinger croque des portraits de ceux qui forment l’opposition au pouvoir. Ces photographies peupleront sa première exposition *Faces of the Opposition*. «Je n’ai jamais vu des gens aussi animés par leurs idées», lance-t-elle pour expliquer ce qui l’a inspirée. Philosophies patriotes, concepts progressistes ou idéaux fascistes, Hollinger réussit à croquer cette hétérogénéité de l’espace public. Les photos sortent de l’ordinaire et viennent traduire les personnalités des individus qui s’y trouvent. «La photographie de studio est une expérience intime. C’est enlever toutes les pelures d’une personne pour que l’objectif voit ce qu’il y a en dedans», clarifie la photographe. L’avant-gardisme empreint sur sa pellicule, il l’était aussi dans sa perception de la situation russe. La politique ne se conjugait que peu au féminin. Toutefois, Hollinger a fait un zoom sur l’implication des femmes au niveau politique. «Elles ne représentaient malheureusement que trop bien la classe des laissés-pour-compte», évoque-t-elle dans son livre en abordant les vieilles dames présentes aux manifestations procommunistes.

Les images des politiciens russes à ce moment étaient froides. Relevant presque de photos de passeport, celles-ci laissaient une perception de leaders forts, mais intouchables. «Les clichés donnaient l’impression qu’ils n’étaient pas proches du peuple. C’était pourtant des vraies personnes avec des émotions», note Hollinger. Intéressée à ramener un côté humain, elle décide d’y mettre son grain de sel ou, plutôt, son clic. «Une petite “twist” que les

Russes n'avaient jamais vue». Sans image prédéfinie par une équipe de professionnels, le photographe peut les mouler comme bon lui semble. «Je pouvais en "sculpter" n'importe quelles créations». Ses clichés construiront un pont entre les politiciens et la population. C'est au fil des clics que l'œuvre de Hollinger a donné un second souffle à la politique du pays. Un vent de nouveauté qui arrivait juste au bon moment dans le contexte de l'époque.

Hollinger n'aime pas l'uniformité. Elle préfère la nouveauté, aspire au changement. À toujours chercher cette différence, elle souhaite pousser son art plus loin. Cultivant une image menaçante, le démagogue et leader politique russe Vladimir Wolforvitch Jirinovsky se fait photographier en sous-vêtements par Hollinger en 1994. «Il retira son maillot de corps, posant pour moi, les yeux mi-clos et prenant une pose suggestive. Peut-être cherchait-il à faire valoir ses attraits de mâle mais, plutôt que d'y succomber, j'ai pris la photo la plus audacieuse de ma carrière», explique-t-elle dans son livre. Ce cliché a fait le tour de la planète. Bien vite, elle se fait accuser d'avoir manqué d'éthique en prenant cette photo. Jirinovsky et le frère de celui-ci y voient toutefois l'opportunité d'améliorer la perception de la planète à son égard.

«Ce genre de clichés seraient très difficiles à prendre aujourd'hui. Le contexte ne s'y prête plus, ce qui rend les gens moins accessibles», énonce Mark-David Mandel. Consciente d'avoir été au bon endroit au bon moment, Hollinger continue à exercer sa créativité partout autour du globe. Politiciens, célébrités et corporatifs se prêtent à ses jeux de caméra. Elle a photographié plusieurs personnages polémiques. Ses clichés ont humanisé ces individus et rendent justice au proverbe russe: «Le diable n'est pas aussi terrible qu'on le décrit».

<http://www.heidihollinger.com/>



LE PRIX DE L'INUTILE.

PAR MARC-ANDRÉ DAIGNEAULT

"Now you too can own a very important piece of contemporary art for a bargain price. Add an avant-garde feel to your interior, impress friends and family. See how this rare product enhances your inner self and social standing. Be an investor. Be smart. Buy Cloaca shit now!" – Wim Delvoye

Certains se rappelleront peut-être du passage fort médiatisé de Cloaca, la machine à caca, à l'UQAM. Mais combien sont allés à l'exposition? Bien peu. Encore moins connaissent son artiste, le belge Wim Delvoye. Voici donc un bref portrait de ses œuvres.

Détournement et renversement de valeurs sont les thèmes de prédilection de Delvoye. Il est passé maître dans le mélange d'ornements et de déchets, du beau et de l'inutile, dans la délocalisation du sens et de l'utilité. Il a par exemple fait produire en Indonésie une série de bétonnières en bois, décorées façon XVIIIe siècle; présenté des cabanes à oiseaux sadomasochistes, des bonbonnes de gaz peintes version Antiquité ou encore des planches à repasser et des pelles utilisées comme blasons moyenâgeux.

Une partie importante du cheminement artistique de Delvoye est caractérisée par Art Farm. Art Farm, ce n'est pas qu'un élevage de cochons tatoués(!). La réflexion va bien au-delà de cela. Il y réside un questionnement sur la spéculation et le rapport à la vie. Est-il possible de coter un objet vivant, sa valeur pouvant varier de façon incontrôlable? Comment prédire ce que l'œuvre deviendra dans cinq ans? Et pourtant, le marché boursier est au cœur du monde moderne.

Tatoué étant porcelet, l'œuvre « grandit » donc avec le cochon, se déployant dans le temps. L'œuvre passe d'un statut à l'autre: au début, elle fait partie de l'art vivant. Toutefois, suite au décès

du cochon, elle passe au niveau d'art éternel, le porc étant empaillé ou sa peau étant encadrée. Ainsi, l'œuvre ne dépend pas uniquement de son support: elle s'adapte plutôt à son cycle de vie. Poussant encore plus loin la réflexion, les collectionneurs peuvent acheter un cochon et suivre son « évolution » par webcam. Plus qu'un simple tatou, l'œuvre comprend aussi un lien entre le propriétaire et son cochon, qu'il peut regarder grandir. Il est donc témoin de la vie d'une œuvre d'art.

Art Farm permet donc de spéculer sur la vie elle-même, effaçant la frontière entre art, marché économique et vie. Accessible à tous à travail le monde, possédant une résonance symbolique à travers plusieurs religion et très semblable à l'homme au niveau génétique, le cochon n'est pas un choix de support anodin. Le tatou est tout aussi significatif, rappelant les signes tribaux, la réappropriation de son corps ainsi que la différenciation et le rejet. Art Farm compte plus de 300 cochons répartis sur trois fermes installées en Chine, symbole de la production de masse par excellence. Dérivé de ce concept, Tim Steiner, Suisse dans la trentaine qui a « vendu » son dos à l'art pour 150 000 euros en le faisant tatouer par Delvoye, contre quoi il devra « s'exposer » trois fois annuellement. Le propriétaire de l'œuvre pourra également l'obtenir après le décès de Steiner; il deviendra propriétaire d'une peau humaine. À noter que le dos de Steiner peut être revendu et échangé à tout moment, comme n'importe quel bien commercial.

IL EST TOUJOURS SAGE DE REGARDER EN AVANT, MAIS IL EST DIFFICILE DE REGARDER PLUS LOIN QU'ON NE PEUT VOIR.

- WINSTON LEONARD SPENCER CHURCHILL

Arrive enfin Cloaca, l'entreprise et l'œuvre, véritable industrie dont les produits sont des machines à caca. L'entreprise entremêle art, divertissement populaire et branding. Durant un certain temps, il a été possible d'en acheter les actions au coût de 3500\$ chacune. À terme, elles pourront être revendues ou échangées contre un étron produit par une des machines, au choix de l'acquéreur. Ne reste plus qu'à spéculer sur ce qui aura le plus de valeur. Mais ne parlez pas trop vite ! Déjà, les excréments produits le 11 septembre 2001 valent plus de trois fois le prix généralement déterminé ! Et comme dans toute entreprise, des produits dérivés sont offerts : poupées à l'effigie de l'artiste, T-shirts, posters, etc.

L'entreprise Cloaca compte aujourd'hui huit machines reproduisant le système digestif humain : Cloaca et Cloaca – New & Improved sont composées de fioles disposées à l'horizontal ; Cloaca Turbo et Cloaca Quattro, bâties à partir de machines à laver ; Cloaca N°5 est verticale ; Personal Cloaca est bâtie dans une machine à laver alors que Super Cloaca, de plus de 30 mètres de long, rappelle la production de masse. Mentionnons également la Convertible Cloaca, en cours d'élaboration, qui pourra passer du mode omnivore à carnivore ou herbivore, ainsi que Mini Cloaca qui pourra être rangée dans une valise. Une équipe de scientifiques a travaillé avec l'artiste afin de s'assurer de la précision des résultats. Plus que réaliste, chaque machine reproduit le cycle de digestion

humain de A à Z (sans l'absorption des nutriments). Chaque machine est construite avec une pensée pour notre monde : le modèle vertical rappelant l'homme ; la laveuse référant à la ménagère des années 70, etc. Cloaca, Delvoye le dit lui-même, c'est la dépense d'une grosse somme d'argent pour quelque chose d'absolument inutile.

Difficile de broser le portrait complet d'un artiste en si peu de mots. Et encore, suite à cet étalage de faits, c'est à vous que la réflexion revient. Sans poser de jugement, Wim Delvoye traite de la dépendance de l'homme à la machinerie productrice et de son rapport au monde économique fondé sur la spéculation. Il renverse les idées préconçues en revisitant des domaines quotidiens. Regarder l'œuvre de Delvoye pousse à un questionnement sur la valeur du temps et son impact réel. Par la religion, l'art populaire et le symbolisme, il remet en question la standardisation, la mondialisation, le statut d'artiste et enfin de l'Art lui-même.

La question peut se poser : est-ce de l'art toute cette merde ? Rappelons que Picasso a longtemps été critiqué, ayant suscité maints scandales. Prenez le temps d'y réfléchir. Par son œuvre, Wim Delvoye reflète le monde moderne, ouvrant un débat sur ce qui est vraiment nécessaire, efficace ou pas. Et surtout, n'oubliez pas : ouvrez internet et allez à la bibliothèque, juste pour voir. Une image vaut mille mots.

le culte.



Qui dit Avant-Garde dit Oser.

Les œuvres d'art qui ont marqué l'histoire ont certainement en elles quelque chose de spécial, d'unique et de nouveau. Mais qu'en serait-il si elles avaient été créées de nos jours ? Qu'en serait-il si La jeune fille à la Perle de Johannes Vermeer, datant de 1665, était plutôt le jeune homme à la Perle ? N'est-ce pas avant-gardiste que de présenter un homme avec une telle sensibilité, et une certaine féminité ? Impossible d'imaginer qu'au XVIIe siècle, un artiste propose un portrait d'un homme homosexuel, sachant qu'un siècle auparavant, l'Église commandait le milieu des arts.

Qui dit Art Moderne dit Multiplicité.


L'art moderne se compose de courants et de contre-courants qui se défient. Les barrières ayant été franchies, comment oser davantage ? Comment rompre avec une période artistique aussi éclatée et complexe ? Le fameux Ceci n'est pas une pipe du surréaliste Magritte aurait-il pu, en 1926, utiliser son art pour parler de malnutrition avant même que soient dénoncés les impacts néfastes du fastfood ?

Les enfants d'aujourd'hui imaginent un jeune homme à la perle dégustant un hamburger. Est-ce de l'avant-garde ? À vous de voir. Il semble que la seule chose qui puisse définir cette caractéristique, c'est son époque. Les sujets ont peut-être été tous explorés. Il s'agit plutôt de les revisiter, les revoir, et se les approprier à la mesure de l'avant-garde.

C'est pourquoi nous vous offrons des œuvres revisitées dont le contexte nouveau soulève plusieurs enjeux. Même si une œuvre sous-tend généralement un sujet en particulier, l'œuvre trouve toujours sa signification auprès de son public. La vérité est multiple.

Bien à vous,

Les avant-gardistes Cultistes.



IL N'Y A PAS
D'AVANT-GARDE,
SEULEMENT DES GENS
UN PEU EN RETARD.

-EDGARD VARÈSE



L'effet Guyot

Cadrer la vie

Professeur à l'École des médias et réalisateur de plusieurs séries documentaires, Loïc Guyot a traité des sujets aussi variés que captivants dans le cadre de ses nombreuses oeuvres télévisuelles dont *Technofolie*, *L'Amérique française*, *Ma voisine est une pin-up*, et *Mission Fraternité*. Directeur de mémoires à la maîtrise en recherche-crédation, il contribue à former une nouvelle génération de réalisateurs prometteurs.

Recherchez des professeurs et des programmes qui créent un mouvement.

uqam.ca

L'effet UQÀM

CHRONIQUE PARISIENNE.

PAR STÉPHANIE MATTE

Saint-Germain-des-Prés, 6^e arrondissement de Paris. Je sirote un café crème assise sur la terrasse du Café de Flore, une légende parmi les légendes de la ville. Je profite ainsi de ce court flirt parisien pour y poser mon regard. Les gens y sont-ils vraiment si avant-gardistes en termes de mode vestimentaire? J'observe...

Justement, un joli couple s'assoit à la table voisine. La demoiselle porte une jupe beige à plis plats, rehaussée de bas écoliers montant à la mi-cuisse et de bottines de cuir taupe à talon bottier. Elle porte également une veste de laine à manches évasées, à boutonnière style canadienne. Le jeune homme, lui, arbore la «combat boot», un pantalon cintré kaki et un tricot à col montant, encolure croisée... j'aime bien!

Depuis que je suis une toute petite modeuse, j'entends dire que les capitales de mode européennes nous devancent un peu au gré des tendances mode. D'ailleurs, un article paru sur le site du CNRS (Centre nationale de la recherche scientifique) affirme que «l'apport au processus de création, de fabrication et de diffusion des articles de mode de Paris a été et reste décisive».

Les gens sont beaux à Paris! Ils osent, mais toujours dans la classe. Ils ne dérogent pas du bon goût, ce qui est valable autant pour les filles que pour les garçons. Ils ont du style, c'est indéniable.

Oh! Voilà que de jolis escarpins de suède bourgognes traversent la rue, assortis d'un skinny jean foncé, d'un veston crème et d'un chapeau noir à large rebord. J'adore!

Bref, pour revenir à mes pensées, il est vrai que la proximité géographique et l'intime rapport entre les designers et la clientèle exigeante en matière



image: Charlotte Pigeon-Tremblay

de tendances vestimentaires de Paris représentent une énorme contribution au statut de «capitale de la mode» et de marché fructueux. Comme disait Coco Chanel : «il n'y a pas de mode si elle ne descend pas dans la rue».

Toutefois, le phénomène grandissant des blogues vient un peu changer la donne sur l'avant-garde. De plus en plus, les créateurs s'inspirent de la rue. On retrouve désormais du denim dans les collections de haute couture, chose qui ne se faisait pas auparavant. Ce faisant, les fashionistas n'attendent plus nécessairement avec impatience la sortie en magasin des nouvelles collections, ils s'inspirent directement du «street style» pour tenter de devancer les tendances à venir. Ainsi, les adeptes de mode d'Amérique n'ont plus à attendre une ou deux années avant que les tendances mode traversent l'Atlantique. Ils n'ont qu'à surfer sur les blogs. C'est ce qui explique en bonne partie, selon moi, la place grandissante de Montréal dans l'univers de la mode.

Bon, la dernière goutte de mon café a été bue... Certes, précurseurs vestimentaires riment avec ville lumière. Cependant, outre les grands créateurs, une grande part de son avant-gardisme réside peut-être dans l'élégance continue et l'intérêt général que la population porte au look vestimentaire. Je pense donc que Montréal, à sa façon, suit de près l'avant-garde de la ville lumière.

le culte.

NO REASON.

PAR DOMINIUQUE CARON

Quelque chose cloche avec l'avant-garde. A-t-elle une limite? C'est la question que je me pose à chaque nouvelle expérience cinématographique. Selon son époque, son sujet et son origine, le cinéma ne cesse d'accroître et de diminuer en même temps la quantité de règles qu'il s'était lui-même imposé.

Je crois que nous sommes encore loin d'être au bout de toutes les possibilités. La porte de l'innovation mène vers des chemins encore inconnus. Les nouvelles technologies permettent de concrétiser les projets les plus fous en conduisant vers des moyens de plus en plus minimalistes. Tel est le cas du mystérieux, déroutant et surprenant film *Rubber* de Quentin Dupieux. Il a fallu deux semaines de tournage et un appareil photo Canon EOS SD Mark II pour réaliser le film *Rubber* (2010). Il est également surprenant de ne pas retrouver au sein de l'équipe un directeur de la photographie, titre à qui l'on doit habituellement l'esthétique du film. À ce sujet, il faut souligner que ce film est d'une beauté remarquable. En voici le synopsis :

« Dans le désert californien, des spectateurs incroyables assistent aux aventures d'un pneu tueur et télépathe, mystérieusement attiré par une jolie jeune fille. Une enquête commence. »

Rubber est un long-métrage français d'une durée de 85 minutes. Il s'est démarqué sur la scène montréalaise au Festival international de films Fantasia en juillet 2010 et sur la scène internationale également, entre autres au Festival de Cannes. Le réalisateur Quentin Dupieux signe avec son équipe une réalisation teintée d'humour noir et d'intelligence, de même qu'une histoire qui était, jusque-là, inexploitée de cette manière. On avait déjà traité d'objets

vivants dans le cinéma d'horreur : souvenez-vous de la voiture meurtrière Christine et de la méchante poupée Chucky ! Pourtant, *Rubber* n'est pas un film d'horreur.

Le récit narratif du film est en soi une mise en abîme. Le spectateur visionne un film qui est lui-même visionné par un autre public fictif qui regarde devant lui une fiction qui se veut non-fictive... Vous me suivez ? De quoi perdre le fil, en effet. Pourtant, rien de plus simple que l'histoire de *Rubber*. Il faut vivre l'expérience pour comprendre complètement les nuances de ses aspects les plus abstraits.

On pourrait critiquer le scénario qui, à un certain point dans le film, semble perdre tout son sens. Mais voilà : ce film est lui-même au service du non-sens. C'est la terrible manifestation du pouvoir de la fiction qui laisse entendre quelque chose qu'on ne voit ou n'entend. Pour être plus précise, il s'agit de l'évidence de la manipulation cinématographique, celle que l'on ignore volontairement afin de se laisser complètement absorber par un film qui se veut transparent. Ce film est une ode au « No reason » : cet espace d'espace vide omniprésent qui incarne l'imaginaire de tous et chacun.

Dans les extras du DVD, on a même accès à une entrevue sur le film avec le réalisateur Quentin Dupieux qui nous révèle alors les secrets du tour-



nage dans un magnifique langage inversé. En effet, la prise de son a carrément été inversée, de sorte que c'est incompréhensible. L'équipe a donc poussé l'absurde jusque dans les extras, forçant le sous-titre à expliciter la distortion de la voix.

Le réalisateur y révèle également avoir entrepris le tournage avant d'avoir finalisé le scénario. Forcément, plus le tournage avançait, plus il se faisait urgent de trouver une conclusion à cette histoire assez unique en son genre. Face à l'impasse, il réussit quand même à contourner le problème en insinuant une suite. Robert (c'est le nom du pneu

tueur-télépathe) se réincarne en tricycle et, sous ce nouvel habit, mène sa bande de pneus diabolique jusqu'à la grande ville d'Hollywood. Il a trouvé une conclusion à l'histoire, mais pas de fin définitive. À vous d'imaginer la suite!

Pour toutes ces raisons, Rubber est un chef d'œuvre. Il nous manipule, tout en étant d'une franchise déstabilisante. Il s'agit surtout de la confirmation que même une histoire déconstruite dans une histoire en construction reste une histoire, et que même si l'on se répète que tout cela n'est pas vrai, la curiosité et la fascination pour l'imaginaire continue de nous habiter.

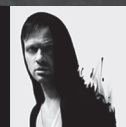


**ESPACE
GO**

25\$ / billet

**Tarif 30 ans et moins
Pour tous nos spectacles**

Billetterie : 514 845-4890 | espacego.com
4890, boul. Saint-Laurent, Montréal | Métro Laurier



le culte.

SEMER DES DIALOGUES.

PAR FLORENCE B. LEPAGE

Sans le savoir, vous avez peut-être déjà aperçu les toiles d'eL Seed à Montréal ou ailleurs. Mais pas dans une galerie : dans la rue. eL Seed est un graphiste. Bonbonnes d'aérosol, tablier, masque à gaz, pochoirs, il tapisse les murs de Montréal de ses cannes de peinture

Chose rare, ne cherchez pas sa signature, car le jeune tunisien ne peint pas pour obtenir la reconnaissance : « [Avec mon type d'art], on sort un petit peu du côté narcissiste du graffiti où l'on cherche surtout à avoir une sorte de notoriété anonyme ». Selon lui, c'est son style qui fait qu'on le reconnaît, la « peinture est une signature en elle-même ». C'est ainsi qu'il se démarque du graffiti traditionnel. Le nom disparaît, seul le message reste, dit la tradition proverbiale arabe. Au-delà du tag, l'objectif, c'est d'ouvrir un dialogue.

S'éloignant du graffiti populaire, ses toiles urbaines intègrent des éléments de calligraphie arabe, technique ancienne qu'il s'approprie. « Je dis pas que je suis calligraphe, parce que je respecte pas les règles traditionnelles de la calligraphie arabe. J'appelle plus mon art du "calligrafitti" ». Réflexions, proverbes, citations, il peint des messages en arabe, sans traduction. « L'arabe a une poésie en elle-même », dit-il. Expliquer le sens enlèverait toute la profondeur du tableau et nuirait au dialogue recherché. eL Seed voit aussi dans l'art de rue (le streetart) un moyen de lutter contre ce qu'il appelle « l'impérialisme culturel » : il n'est pas nécessaire de comprendre pour apprécier une œuvre.

Montréalais d'origine tunisienne, la question de l'identité est au cœur de sa démarche artistique. Inspiré par la célèbre pièce de théâtre "Le Cid"

de Corneille, il prend d'abord le nom de "eL Scid", qui veut dire maître. Toujours en utilisant l'article arabe "el", il devient eL Seed, pour se rapprocher de l'anglais, et ainsi créer une poésie particulière : « Je suis une graine à la recherche de mes racines, et j'utilise la calligraphie arabe pour revenir à mes origines. »

Demandé un peu partout dans le monde, eL Seed constate que le graffiti dérange et qu'il n'est généralement pas accepté comme une forme d'art. Surtout pour certains pouvoirs en place, qui voient l'art urbain comme une nuisance. « Juste après la révolution en Tunisie, le lendemain du 14 janvier, tous les graffitis, toutes les peintures qui étaient faites sur les murs de la casbah à Tunis ont été effacés. On n'a même plus de signe, on n'a même plus aucune trace de ce qui a pu se passer avant le 14 janvier », raconte-t-il avec émotion. Son pays d'origine étant le berceau du Printemps arabe, eL Seed se sent concerné par les bouleversements au Moyen-Orient. « Mon travail s'interroge sur le concept de révolution : a-t-on assisté à des révoltes ou à une révolution ? Quelle sera la suite ? Y aura-t-il vraiment un changement ? »

Plus qu'engagé, le jeune artiste se dit politisé : « J'essaie de bousculer les stéréotypes, de créer un dialogue. L'art pour l'art n'a aucun sens à mes yeux. Le but ultime de l'artiste est de changer les choses,



les mentalités. C'est ce que je tente d'achever avec mon art». En ce sens, le graffiti lui sert. La vocation même du streetart est, sans vouloir provoquer, de dénoncer. Dans l'action de décorer les murs des villes, eL Seed voit un moyen de démocratiser l'art, et peut-être même un outil de propagande.

Qui dit graffiti, dit hip-hop, dont l'essence même est la contestation. eL Seed s'y reconnaît, et croit que le mouvement crée un sentiment d'appartenance partout dans le monde. Selon ses dires, les jeunes du Moyen-Orient sont influencés par la vague hip-hop américaine. Cette mentalité faisant office de culture universelle, les jeunes Arabes s'habillent comme les rappeurs américains et portent des noms à l'anglaise. «J'ai peint en Arabie avec des filles qui portaient le niqab. Elles peignaient, mais elles étaient dans le même délire que les graffeurs new-yorkais», s'étonne l'artiste.

Qui dit graffiti dit aussi interdit. L'illégalité fait partie de la démarche du streetart. Souvent commissionné pour peindre, eL Seed trouve que la toile commandée s'éloigne de l'essence du graffiti, qui se veut être une mission faite illégalement. Loin de lui l'idée

de dégrader les lieux publics, il est «intéressé par les plans illégaux sans faire du vandalisme.» Pas de tag sur les portes des maisons, ce sont sur les murs inutilisés des villes que le graffeur veut peindre. Poster ou affichage, ce que le graffeur crée avec ses bonbonnes en aérosol est de l'art engagé, art qui contient un message social.

Les réseaux sociaux ont peut-être propulsé les révoltes au Moyen-Orient, mais pour eL Seed, Twitter et Facebook sont surtout des outils pour promouvoir son art aux quatre coins de la planète. En effet, à défaut de pouvoir arpenter les rues du monde entier à la recherche des messages d'eL Seed, l'expérience peut se faire en ligne, où il a semé quelques vidéos de lui, en pleine création de dialogue.

eL Seed est une semence qui est loin de cesser de pousser. Expositions, ateliers, murales, entrevues, il court un peu partout dans le monde. Mais il lui reste un peu de temps pour Montréal, où il participera le 2 décembre prochain à une exposition multidisciplinaire pour amasser des fonds pour les pays arabes.

THE EDGE OF GLORY

PAR SOHIE BERNIER-BLANCHETTE

Lady Gaga. Pour certains, ce nom inspire une adulation sans limite. Pour les véritables fans, c'est l'incarnation d'une nouvelle reine. Toutefois, pour les plus underground de ce monde, elle se range dans la même catégorie que les autres « artistes » populaires, soit l'outil de vente d'une industrie culturelle façonnée à l'image du monde capitaliste qui est le nôtre. Mais il faut aller au-delà de cette sombre vision. Lady Gaga rime aussi avec avant-garde. Elle est celle qui sauve et révolutionne la musique pop qui perdait un peu de vitalité dans cette ère de consommation rapide. Voici donc un bref portrait d'une chanteuse et artiste qui attire autant la critique que les éloges. Parlez-en en bien ou parlez-en en mal, mais parlez-en.

Commençons par le commencement, Stefani Joanne Angelina Germanotta (alias Lady Gaga, vous l'aurez deviné) est née le 28 mars 1986 à New-York de parents d'origine italienne. Elle apprend le piano par elle-même vers l'âge de quatre ans et commence à chanter dès quatorze ans. Un peu plus tard, à dix-sept ans, elle est admise en musique à l'école des arts de l'université de New-York. Qu'on se le dise, c'est une vraie musicienne. Une musicienne comme on en voit si peu dans l'industrie de la pop qui s'appauvrit de plus en plus en artistes et en véritables créateurs. Comme toute bonne future star, Lady Gaga abandonne les études pour se consacrer au développement de sa carrière musicale. Elle touche au burlesque et au Go-Go dancing pour amasser un peu d'argent vite fait bien fait. Après quelques tentatives auprès des maisons de disques, elle réussit finalement, avec l'aide du chanteur Akon, à obtenir un contrat avec Interscope Records. Et c'est avec ce label qu'elle produira son tout premier album, *The Fame*. « The rest is history » comme ils disent.

Trois albums plus tard, en 2011, le magazine *Forbes* la qualifie de célébrité la plus puissante au monde. Elle décline la grande Oprah Winfrey. Pas si mal pour une chanteuse de hits de pistes de danse... Le même magazine la classe aussi comme

onzième femme la plus puissante au monde. Devant elle, seulement des femmes d'affaires ou politiques. Il est donc possible d'être crédible en ce monde, même en faisant danser les jeunes filles. Comme si ce n'était pas assez, elle est la première artiste à dépasser les 20 millions de téléchargements légaux. Ce à quoi s'ajoutent ses 23 millions d'albums vendus. On a beau présenter d'énormes chiffres de vente, personne n'arrive vraiment à saisir encore l'ampleur du phénomène Lady Gaga. C'est plus qu'une révolution, c'est une domination.

On la compare sans cesse à Madonna ou à Debbie Harry et elle se dit influencée par Freddie Mercury et David Bowie. Tous des grands noms qui ont eu une influence indéniable sur l'évolution de la musique populaire et qui ont su se faire remarquer. Car au-delà de la musique, ce qui marque le plus chez un artiste, c'est l'image qu'il dégage, son attitude. Et on ne peut parler de Lady Gaga sans parler du personnage mystérieux et provocant qu'elle impose. Son œuvre artistique va au-delà des rythmes accrocheurs et des refrains qu'on chante à tue-tête avec un verre en trop. Elle est maître de sa création et réussit plus qu'habilement à combiner musique, mode, art et technologie. Un travail complet qui fait du bien à l'industrie musicale américaine.

Rihanna, Chris Brown, Britney Spears et compagnie avaient malheureusement bien de la difficulté à combler le vide. Les temps changent et les consommateurs de musique sont de moins en moins impressionnables. Mais Lady Gaga, c'est un tout, une œuvre complète et grandiose qui ravive la flamme. Tout est basé sur un concept qu'elle-même relie surtout à l'importance qu'elle accorde à la mode. Elle fusionne son look à son personnage et à ses chansons, et c'est en touchant à plusieurs formes d'art qu'elle arrive à aller au-delà de la musique. Elle nous fait découvrir un univers qu'elle conçoit, pièce par pièce, avec une précision impeccable.

Qu'on aime ou pas, ce qui est certain, c'est que Lady Gaga ne laisse personne indifférent. Elle fait la une des journaux, rafle tous les prix et domine les palmarès. Et malgré tout, les critiques continuent de l'attaquer, d'en avoir peur. Le monde de la musique semble avoir de la difficulté à avaler qu'une vedette puisse à la fois être une artiste complète et que cette artiste puisse, encore de nos jours, provoquer et changer les choses.

Oui, Lady Gaga provoque, mais c'est une provocation qu'on attend depuis des lunes, puisqu'elle fait place à une évolution grandiose de la musique populaire. Il y a eu Bowie et Madonna, mais par la suite, un grand vide. La pop stagne et plus personne n'a la force ou le courage d'y mettre du sien. Les chanteurs populaires américains de la dernière décennie semblaient provenir d'un seul et même moule. Impossible de les différencier. Ils sont beaux, ils dansent, ils ont de l'attitude et cela leur rapporte de l'argent. Beaucoup d'argent. Où est passé le principe voulant qu'en culture, on fait valoir le talent et l'originalité?

La musique populaire ne m'attirait pas, car je ne lui faisais pas confiance. Tout était fait pour que je consume rapidement, pour que j'accorde de l'attention à un processus de « création » qui n'en valait pas vraiment la peine. C'est en découvrant l'ampleur du personnage éclaté de Lady Gaga que j'ai repris foi en l'avenir de la pop. Enfin une vraie chanteuse à la fois musicienne et polyvalente qui, en plus de présenter un style musical original, nous prouve qu'elle a quelque chose à dire et à apporter au monde de la musique. Elle est, d'après moi, plus qu'une simple star. Elle ne s'adapte pas au goût du jour, c'est elle qui le crée.

Loin de moi l'idée de vous faire rejoindre la team Lady Gaga. Cependant, il faut mettre de l'avant son statut d'icône avant-gardiste. Je trouvais important qu'on réalise comment un personnage artistiquement complet comme Lady Gaga peut à ce point inspirer à la fois sens et mystère. Qu'on se le dise, ce n'est pas le retour de Britney ou le bon vouloir des Pussycats Dolls qui révolutionneront le monde de la pop. En 2011, on veut de la démesure, on veut encore être hypnotisé par la musique et ses artistes. Et c'est la description parfaite de ce que nous offre Lady Gaga à la sueur de son front. Parce que oui, elle doit être plus riche que Crésus, mais cet argent est le fruit d'une passion, d'un travail acharné. Et pour moi, tout ça mérite le respect.

le culte.

L'ART FONCTIONNEL.

PAR MAXIME SAUVAGE

Rarement intègre-t-on le design au champ d'intérêt couvert par les médias culturels. Une situation qui tire possiblement sa cause du malaise de certains à voir une activité créatrice être intégrée à la loi de l'offre et de la demande. Il n'y a pourtant pas de plus bel exemple d'art appliqué que celui de la pratique du design. Comme Montréalais, nous avons la chance de vivre dans une ville de design très dynamique et officiellement reconnue comme telle par l'UNESCO. C'est là une réalité que nous oublions ou qui nous échappe encore. Peut-être est-ce à cause de notre méconnaissance de ce qu'est la pratique du design. C'est pourtant en comprenant mieux celle-ci que nous serons plus à même de savourer, mais aussi de critiquer la conception de ce qui nous entoure.

DES1520 : Introduction au design

C'est avec ce titre solennel que les futurs designers de l'environnement entament leurs études à l'École de Design de l'UQAM. Mais qu'entend-on vraiment par « design » ? L'intention ici n'est pas d'apporter une définition contraignante de ce mot d'origine anglophone, car aujourd'hui le design s'est enrichi et s'est métissé à des disciplines des plus diverses. À l'image de d'autres termes très généraux, la définition du mot design est au cœur d'un débat entre puristes et créateurs hybrides. Or, le consensus semble s'orienter vers la base qu'a théorisée Thomas Maldonado : « Le design est une activité créatrice qui consiste à déterminer les propriétés formelles des objets que l'on veut produire industriellement. » On entend ici par propriétés formelles le dessin général de l'objet, les références formelles qu'il tend à démontrer par ses courbes, volumes et vides.

L'exercice moderne du design est apparu vers 1850. À proprement parler, le procédé de design existe depuis toujours dans la production artisanale. Le design s'est modernisé et distancié de l'artisanat avec le développement de nouveaux moyens, machines, matériaux et procédés de fabrication que lui offrait la Révolution industrielle. Ils bouleversaient une tradition millénaire de fabrication d'objet créée par des artisans de manière plus ou moins

manuelle. À cet égard, l'élément clé de différenciation entre design industriel et production artisanale, peu importe qu'il s'agisse de grosses productions ou non, est la standardisation du produit qui en est issu. Malgré le fait que leur expertise se situe en un premier temps dans la conception de bâtiments, il ne faut pas s'étonner de la participation active d'architectes dans le design d'objets. En effet, il s'agissait des seuls concepteurs de forme instruits de l'époque. Ces derniers furent les premiers, avec les ingénieurs, à utiliser les nouveaux outils de l'ère industrielle.

À noter que l'usage du mot design comme adjectif pour qualifier quelque chose d'apparence contemporaine n'est apparu qu'à l'aube des années 1990 et est erroné. Le design est un procédé par lequel est produit un objet, et donc, il ne concerne en rien la qualité. Aujourd'hui, le terme est utilisé en ignorance des styles par plusieurs consommateurs et publicitaires pour parler de toute forme nouvelle.

L'avant-garde en design

Sachez d'abord que le design n'évolue pas en vase clos, mais qu'il est un produit bien de son époque, visant tout d'abord à répondre aux besoins de la société. Comme dans l'industrie de la mode où la haute couture incarne l'avant-garde, il existe un design d'ordre expérimental d'où proviennent



La chaise LC2 de Le Corbusier possède une filiation certaine avec le mouvement cubiste de la même époque.



Montréal célèbre en 2011 son cinquième anniversaire d'obtention de statut de ville UNESCO de design. Seulement 9 autres villes dans le monde peuvent se targuer de détenir un tel titre.



La Firebird III de 1958 est certainement le prototype de General Motors le plus futuriste.

des produits offerts en séries très limitées. C'est là que se retrouve le résultat d'un complexe mélange d'avancées techniques en ergonomie, en matériaux et procédés de fabrication et en recherches formelles. La production est aussi influencée par des conditions d'apparitions d'ordre économique, sociales et politiques. Le designer est alors celui qui harmonise l'apport de chaque élément dans sa création afin d'en faire un produit satisfaisant.

D'autres domaines semblant distincts de celui du design ont donc eu une influence importante sur celui-ci. De ce fait, la naissance du mouvement moderne en design est apparentée au rayonnement de l'art cubiste et au géométrique de Mondrian. De même, les problèmes économiques des années 30 et la montée des idéaux communistes ont privilégié la rationalisation de la production architecturale et celle des objets. En effet, en 1938 est née la voiture du peuple (VW Beetle) de Ferdinand Porsche et à la même époque, l'architecture sociale d'architectes comme Le Corbusier.

En Amérique, ce sont les innovations technologiques issues de la Seconde Guerre mondiale qui déboucheront sur les premiers objets réellement ergonomiques et sur l'usage de nombreux matériaux de synthèse. Dès la fin du conflit, la forte croissance économique amène le style international à s'implanter fermement dans l'architecture corporative (gratte-ciel). C'est aussi la fascination de tout un

peuple pour la conquête de l'espace qui fait naître un style exubérant et d'allure futuriste.

En 1960, le Pop Art de Warhol et cie trouve écho dans le travail des designers dans lequel les imprimés, les couleurs prononcées et la gestalt font leur apparition. Les contestations des hippies et leur créativité sur le plan de l'affichage mènent à des innovations stylistiques majeures en graphisme. Elles se retrouvent rapidement au cœur du travail de groupes de designers des deux côtés de l'Atlantique. Plus tard, c'est le mouvement de la génération No future qui est repris chez les designers post-modernes introduisant du coup des créations ludiques qui poussent ouvertement à la dérision et critiquent un modernisme devenu aliénant.

Il est bien évident que le design fait partie de notre culture. Il semble également être l'art des compromis. Le designer est un métier aux pratiques hybrides qui balance entre savoirs techniques et sensibilité artistique et qui tente de répondre à des besoins bien concrets. On parle de tentative puisque des flops peuvent se produire. Il arrive souvent qu'un designer règle un problème pour en créer un autre! Car rien n'est jamais parfait dans un monde en constante évolution, et c'est ainsi que le travail du designer est soumis à un questionnement perpétuel pendant que progresse la société. Ce qui était hier la panacée peut très bien, dans quelques années, n'être utile que dans un musée!



ART MULTI.

PAR MYRIAM LALUMIÈRE

Peut-être avez-vous entendu parler d'Infopresse, une maison d'édition qui publie de véritables bibles en ce qui concerne le domaine des communications. J'ai récemment participé à une de leurs Journées Infopresse, ce genre de rencontre professionnelle où les petites viennoiseries et le café sont compris. Ces Journées accueillent des conférenciers prisés dans le milieu. La journée Marketing événementiel à laquelle j'ai participé accueillait notamment Sakchin Bessette, co-fondateur de l'entreprise Moment Factory. Ce jour-là, mon histoire d'amour avec l'art numérique s'est concrétisée.

On parle trop peu des arts numériques alors qu'ils devraient faire notre fierté. Ce domaine en expansion possède un noyau important de talentueuses organisations montréalaises qui s'affichent à l'international et qui contribuent aux recherches et développements dans le milieu.

Mes premiers contacts avec l'art numérique se sont faits pendant un stage. J'ai vite été fascinée. D'ailleurs, une fois le gros orteil posé dans le milieu du numérique, je n'ai pas pris beaucoup de temps à y installer mes deux pieds. Une vraie révélation. J'étais épatée d'en constater la diversité. Lorsqu'on s'y attarde, on constate que l'art numérique a réussi à s'imposer dans une foule de départements du domaine des communications. Impressionnant pour une discipline aussi jeune qui a encore de la difficulté à se définir concrètement.

La création numérique s'insère dans le développement économique de notre ville, et particulièrement dans son effervescence artistique. On l'a d'abord constaté grâce au domaine des jeux vidéo dont le cœur du développement se situe aujourd'hui ici-même à Montréal. On parle d'un milieu qui emploie plus de 8000 personnes et pour qui on prévoit un chiffre d'affaires de 733 millions en 2011.

Ensuite, le développement des effets visuels numériques comprend aussi des créateurs importants au Québec. L'entreprise Hybride a par exemple participé à de grands succès américains tels qu'Avatar.

Finalement, il y a le type Moment Factory: des entreprises d'art numérique qui participent à des installations sur scène ou encore, développent des concepts publicitaires interactifs. Chacune de ces entreprises se distingue par sa spécialité et c'est bien ce qu'on remarque le plus avec l'art numérique: ses infinies possibilités.

Les sites Web des entreprises en ordre d'apparition :

Moment Factory : www.momentfactory.com, Hybride : www.hybride.com

Kondition pluriel : www.konditionpluriel.org, 4D Art : www.4dart.com/

À voir aussi : Champ libre : www.champlibre.com, Agence Topo : www.agencetopo.qc.ca

Art d'exposition.

De plus en plus d'artistes s'inspirent des nouveaux moyens technologiques afin de conceptualiser leur projets qui s'insèrent. souvent dans la programmation d'un événement ou d'un festival grand public. Le couloir principal de la Place des Arts accueille notamment plusieurs types d'expositions numériques montées sur mesure pour s'afficher sur leur mur d'écrans. Un excellent moyen de marier poésie, cinéma et photographie.

Art d'ambiance.

Il est possible de transformer l'ambiance d'une salle, d'un spectacle ou d'un événement grâce à l'art numérique. Il est désormais de plus en plus facile de séduire son public en les faisant participer davantage au succès d'un moment. Visionnez par exemple la prestation d'Arcade Fire au Coachella Valley Music en Californie, pour laquelle Moment Factory a transformé une foule de 100 000 personnes en véritable œuvre d'art. http://www.momentfactory.com/fr/project/stage/Arcade_Fire

Art marketing.

C'est courant, le numérique prend désormais concrètement part au processus marketing, notamment grâce aux nouvelles plateformes. Les installations interactives sont désormais un must, l'un des meilleurs moyens de marquer sa clientèle. Tel a été le cas lors du lancement de Microsoft Internet Explorer 9 : le public a participé dans la rue à un jeu interactif géant, une autre création de Moment Factory. http://www.momentfactory.com/fr/project/traffic/Lancement_de_Microsoft_Internet_Explorer_9

Art multi.

L'art numérique a également réformé quelques disciplines artistiques telles que les arts de la scène. Il est désormais possible d'utiliser les innovations numériques dans des œuvres telle que La Belle et la bête, présentée au TNM en février dernier. Des entreprises telles que 4D Art ou Kondition Pluriel s'y consacrent, une nouvelle matière pour les créateurs de danse ou de théâtre.

Le milieu de l'art numérique n'a certainement pas fini de grandir puisqu'avouons-le, il a un potentiel énorme. Mais cet art est déjà bel et bien présent. Un art plus ou moins accessible pour l'instant, mais qui a, selon moi, la capacité de s'intégrer dans des possibilités infinies de domaines tels que le design ou l'architecture. Afin d'enrichir vos découvertes, je vous conseille de consulter les sites web des différentes entreprises pour ainsi «surfer» vous aussi sur la nouvelle vague de l'art numérique.



Ceci n'est pas 100% boeuf .